

Les Nouvelles
de
L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(chez les Editions F.-X. de Guibert) 10 rue Mercœur, 75011 Paris
associationjeancarmignac@hotmail.com
www.abbe-carmignac.org

“Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main.”
J. Carmignac

n° 65 - mars 2015

Editorial

L'art de croire d'André Frossard par Jean Alardin

1... Editorial L'art de croire par
Jean Alardin

3... Les Evangiles fondés sur
des témoignages oculaires par
Peter Williams

4... Cotisations et réduction

5... Traduction de l'évangile
Egerton et remarques par
Antoine Luciani.

6... Ostension du Linceul

7... Le Tombeau de Saint
Pierre, début de la 2^{ème} partie
par Joseph Richardson

9... Encore le dilemme du
procès de Jésus par M. C.
Ceruti

10... Des vestiges du palais
d'Hérode par Bruno Bioul

11... La sépulture de Saint
Etienne par Bruno Bioul.
La revue Archéothéma

12... L'évangile de Thomas par
le Père Teobaldo Ricci

13... Encart : Maquette de
Jérusalem au I^{er} s. av. J.C.

Notre bulletin avait déjà rendu hommage à André Frossard à l'occasion des dix ans de sa disparition (1). Cela fera maintenant vingt ans (le 2 février 2015) que ce témoin infatigable de la vérité du christianisme est parti retrouver définitivement Celui qu'il avait si soudainement rencontré le 8 juillet 1935 dans une petite chapelle de la rue d'Ulm à Paris.

L'expérience mystique d'André Frossard – qu'il a relatée dans deux livres « Dieu existe je l'ai rencontré » et « Il y a un autre monde » - ne se distingue pas fondamentalement d'un grand nombre d'autres l'ayant précédée ; il le reconnaissait bien volontiers lorsqu'il relevait que « bien avant que cela ne m'advienne, il est effectivement arrivé qu'un indifférent reçoive en un jet de lumière extraordinairement violent une révélation de l'être même de Dieu... ». Ce qui lui confère son intérêt particulier, c'est qu'elle s'est produite en France au cœur du 20^{ème} siècle, à un moment où l'athéisme matérialiste marxiste entendait libérer l'homme de l'oppression des religions et singulièrement de celle issue du christianisme...

André était le fils de Louis Oscar, premier « premier secrétaire » du parti communiste français ayant vu le jour en 1920. C'est dire que sa conversion soudaine à l'âge de 20ans n'avait guère été stimulée par le milieu dans lequel il avait grandi. A ce propos il disait : « Dieu n'existait pas. Son image, enfin les images qui évoquent son existence ou celle de ce que l'on pourrait appeler sa descendance historique, les saints, les prophètes, les héros de la Bible, ne figuraient nulle part dans notre maison... ».

Ce que découvre André en un instant, c'est « un monde, un autre monde, d'un éclat et d'une densité qui renvoient le nôtre aux ombres fragiles des rêves inachevés. Il est la réalité, il est la vérité...il y a un ordre dans l'Univers, et à son sommet, par delà ce voile de brume resplendissante, l'évidence de Dieu, l'évidence faite présence et l'évidence faite personne de celui-là même que j'aurais nié un instant auparavant, que les chrétiens appellent notre père... » et d'ajouter : « en même temps une nouvelle famille m'est donnée qui est l'Eglise, à charge pour elle de me conduire où il faut que j'aille... », pour conclure « toutes ces sensations sont simultanées, comprises les unes dans les autres... ».

Bien que la révélation fut si soudaine et la « lumière enseignante » si totalement informative, il n'en reste pas moins qu'André, ainsi qu'il le relate lui-même, « aurait à chercher après avoir trouvé ».

Pour se préparer au baptême, il fut instruit de la religion dont, disait-il « je n'ai plus à préciser que je ne savais rien... », et c'est bien ici qu'il perçoit que si « Dieu s'était révélé par cette délégation de lumière qui, sans discours ni figures, donnait tout à comprendre et tout à aimer », le contenu de la doctrine chrétienne était l'expression exacte de ce qu'il avait miraculeusement reçu en avalanche. « L'enseignement de l'Eglise était vrai jusqu'à la dernière virgule et j'en prenais acte à chaque ligne avec un redoublement d'acclamations, comme on salue un coup au but... ».

Tout était donc cohérent et parfaitement limpide pour André. Il a donc pu témoigner inlassablement par la suite de ce qu'était vraiment le christianisme et ce sur quoi il reposait. Qu'ainsi, contrairement à l'opinion dominante, les évangiles n'étaient pas des écrits tardifs de quelques prosélytes soucieux de gagner la faveur de nouveaux adeptes (2), que leur contenu était à prendre au pied de la lettre pour en respecter l'esprit, et que les miracles (que « les faiseurs d'homélie » rebaptisent plus volontiers « merveilles ») relatés n'étaient pas des contes de fée à destination des âmes simples, mais bien des témoignages vécus de phénomènes surnaturels destinés à éclairer la foi par l'enseignement qu'ils renferment ; ce qui lui faisait dire que « le miracle n'est pas du domaine de l'irrationnel, mais de la raison élargie au spirituel » ; de même qu'à propos des dogmes, que le monde laïc aime à présenter comme des « contraintes imposées à l'intelligence par une autorité qui s'attribue la gestion des vérités de foi », il déclare : « les dogmes chrétiens, qui se ramènent tous à un seul, à savoir l'incarnation de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, ne fixent pas à l'intelligence des limites qu'il lui serait interdit de franchir, ils l'attirent au-delà des frontières du visible. Ce ne sont pas des murs, ce sont des fenêtres dans notre prison », et « comme la foi est ce qui permet à l'intelligence de vivre au-dessus de ses moyens », il y a bien des façons de recevoir les vérités de foi contenues dans les dogmes, ces dogmes « qui ont la propriété de faire de chacun de leurs destinataires conscients une personne distincte, unique et irremplaçable... », car « Dieu ne compte pas les êtres humains par masses, comme les idéologues ou les chefs de bataillon ; il ne les met pas en caque comme des harengs ; il ne sait compter que jusqu'à un. »

Tel était « l'art de croire »(3) d'André Frossard, reposant sur cette certitude évangélique « qu'il n'y a, et qu'il n'y aura jamais sur la terre d'autre espérance pour les hommes que l'espérance chrétienne », ce qui lui permettait de s'adresser à ceux qui souffrent et qui doutent pour leur dire avec une lucidité teintée de mélancolie : « La foi n'est pas vaine, j'en ai la certitude absolue et aussi l'espèce de disgrâce de me promener avec des certitudes absolues dans un monde qui est dans le doute intégral ».

On appréciera encore aujourd'hui toute l'actualité de cette manière de voir.

(1) et (2) bulletin n° 25 de février 2005

(3) Titre d'un livre écrit par A.Frossard en 1979

Les Évangiles fondés sur des témoignages oculaires : Nouvelles preuves (huitième partie)

Décidément le Docteur Williams ne cesse pas de nous étonner avec les découvertes dont il nous fait part : de minuscules affirmations – ici un seul mot – et voilà l'historicité des Évangiles encore une fois étayée ... de façon imparable. Voyez vous-mêmes. Nous le remercions de nouveau de nous avoir autorisés à reproduire ce texte établi à partir d'une conférence très vivante dont vous trouverez le film sur ce lien :

<http://www.amara.org/en/videos/XxufLBiSwYkC/info/lecture-dr-peter-williams-new-evidences-the-gospels-were-based-on-eyewitness-accounts/>

Cliquer sous l'image sur « English » puis choisir « French ».

Passons maintenant à un autre examen : celui de la botanique. Zachée est monté sur un sycomore à Jéricho. La question qui se pose est : Y a-t-il des sycomores à Jéricho ? Tous ceux qui ont été à Jéricho aujourd'hui savent qu'il a fallu entourer de barrières pour le sauvegarder un vieux sycomore sur lequel les touristes grimpaient en nombre pour se faire photographier.



Vous voyez là un sycomore quelconque et comprenez à quel point il a été facile pour Zachée de l'escalader.

Comment Luc pouvait-il savoir cela ? Nous avons deux possibilités, ou bien il est allé à Jéricho et il y a vu des sycomores ou bien il a parlé avec quelqu'un qui y était allé et y avait vu des sycomores. Une autre option relèverait de la science-fiction. C'est le genre de choses que seuls savent ceux qui sont allés sur les lieux. Or si les Évangiles sont exacts sur ceci – et ils ne sont pas seulement exacts sur les noms des lieux, mais aussi sur les prénoms, les plantes, les formes des maisons, la forme du Temple, la monnaie, la hiérarchie sociale, le contexte religieux... - il est impossible de ne pas penser qu'il y aurait eu énormément de chances pour qu'ils se trompent et pourtant ils ne semblent pas se tromper.

Et maintenant où cette espèce de sycomore, le *Ficus sycomorus*, pousse-t-elle ?

Eh bien, si nous nous référons à "la suprême autorité", Wikipédia !, vous trouvez ci-après la distribution actuelle.

Ficus sycomorus distribution



Source: Wikipedia

Distribution du Ficus sycomorus

Et, vérification faite, c'est la même que celle de l'antiquité. Le *Ficus sycomorus* ne pousse pas en Turquie, ni en Grèce, ni en Italie. Il pousse en Palestine et en Syrie. Dans certains pays les habitants n'auraient sans doute même pas pu entendre parler de ces arbres, sauf s'ils avaient rencontré quelqu'un qui avait vécu là où ils existent. C'est un petit exemple qui coïncide assez bien avec les faits pour permettre d'affirmer encore une fois que cette histoire est authentique.

Peter Williams

Merci pour les cotisations 2014 et merci à celles qui vont suivre... Nous en avons besoin.

Nous arrivons à maintenir la **cotisation** à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) en vous rappelant que **sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister**, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous remercions vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros et rappelons que nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) une attestation de leur don qui ouvre droit à bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% du don versé (dans la limite de 20% du revenu imposable). Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (chez les Editions F.-X. de Guibert), 10 rue Mercœur, 75011 Paris.

(Notez bien cette adresse qui est à la fois notre adresse postale et celle de notre siège social.)

Voici les indications nécessaires pour les adhérents qui désirent utiliser nos IBAN et BIC pour leur cotisation ou leurs dons :

N° de compte : 44 655 98B – Domiciliation : La Banque Postale, Centre Financier : La Source.

IBAN (Identifiant international de compte) : FR73 2004 1010 1244 6559 8B03 396.

BIC (Identifiant international de la banque) : PSSTFRPPSCE.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Traduction de l'évangile Egerton

Nous vous avons promis la traduction de cet "évangile". Le Professeur Luciani, que nous remercions vivement, a bien voulu la faire pour nous. La voici.

Egerton 2 frag.1 verso et colonne 255

Jésus dit aux docteurs de la Loi : « Punissez tout homme qui transgresse la Loi, et tout impie, et non pas moi. [...¹] Et, se tournant vers les Chefs du Peuple il leur dit cette parole : « Scrutez les Ecritures, dans lesquelles vous pensez avoir la vie. Ce sont elles qui témoignent à mon sujet. Ne croyez pas que je sois venu, moi, pour vous accuser auprès de mon Père. Celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre foi. Et, comme ils disaient : nous savons bien que Dieu a parlé à Moïse, mais toi, nous ne savons pas d'où tu viens », Jésus leur répondit en disant : Maintenant ce qui vous accuse, c'est de ne pas croire à ce dont il a témoigné. Car, si vous aviez foi en Moïse, vous auriez foi en moi. En effet, ce Moïse, c'est à mon sujet qu'il a écrit à vos pères... »

Eg. Fragment 2, recto et colonne 255 recto

... ils avaient demandé aux gens de prendre des pierres, afin de le lapider tous ensemble. Et les Chefs portèrent la main sur lui pour le saisir et le livrer à la foule. Mais ils ne purent le saisir parce que l'heure où il devait être livré n'était pas encore venue. Et le Seigneur, lui, s'échappant du milieu d'eux, s'éloigna.

Et voici qu'un lépreux s'avançant vers lui, lui dit : « Jésus, Maître, en marchant avec les lépreux et en mangeant avec eux à l'auberge, j'ai attrapé la lèpre moi aussi ; alors, si tu veux, je suis purifié. Le Seigneur lui dit : « je le veux ; sois purifié ». Et, immédiatement, la lèpre le quitta. Et Jésus lui dit : va te montrer aux Prêtres et apporte une offrande selon ce qu'a prescrit Moïse au sujet de la purification. Et ne pêche plus.

Eg. 2 fragment 2, recto

Etant allés le trouver, ils le mettaient à l'épreuve par des questions captieuses, disant : « Jésus, Maître, nous savons que tu es venu de la part de Dieu ; en effet, tes actes témoignent plus que tous les prophètes. Dis-nous donc : « même s'il est permis de rendre aux Rois ce qui appartient au Pouvoir, faut-il que nous le leur donnions, oui ou non ? » Mais Jésus, connaissant leur pensée, leur dit d'une voix frémissante : « Pourquoi m'appelez-vous 'Maître', et n'écoutez-vous pas ce que je dis ? Isaïe a bien prophétisé à votre sujet, disant : « ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Fausse est leur vénération...

Eg. 2, fragment 2 verso.

Ce fragment est trop corrompu pour qu'on puisse le reconstruire ; on ne peut saisir que le sens général. Jésus demande à ses disciples comment une semence enfouie sous la terre peut donner une abondante moisson. Comme ceux-ci sont embarrassés pour répondre à cette étrange question, Jésus va sur les bords du Jourdain, enfouit une semence dans le sable, et, puisant de l'eau dans le creux de sa main, l'arrose ; aussitôt pousse un arbre qui donne des fruits nombreux, pour la joie de tous.

¹ Le texte présente ici une lacune ; la phrase se termine par « ha poieî, pôs poieî » = ce qu'il fait, comment il fait. Il semblerait que Jésus réponde ici à l'accusation d'avoir violé la

loi du Sabbat. Il se défend en disant qu'il a autorité pour faire ce qu'il fait, et comment il le fait. D'où la traduction : « Celui qui a autorité sait ce qu'il fait, et comment il le fait ».

Remarques.

Le texte de l' « Egerton 2 » ne présente aucune difficulté de traduction, sauf, à notre avis, sur un point : fragment2, recto : « exon toïs basileûsin apodoûnai tâ anèkonta têi arkhêi. » Il s'agit du paiement du tribut à César. Ce passage est très proche des Synoptiques : Mt22, 15-23 ; Mc 12, 13-17 ; Lc 20, 20-26. Ceux-ci portent « éxestin » = est-il permis ? au lieu du « exòn » de notre fragment. On est donc tenté de traduire « exòn » comme « éxestin », et c'est ce que font Bell et Skeat : « is it lawful to pay ? » Cela est-il possible ? On fait alors de « exòn » un participe neutre, employé absolument. En français cela donnerait : « permis de payer ? » Cette construction paraît singulière, alors que « éxestin » irait de soi. Le dictionnaire de Bailly n'en donne aucun exemple. Toutefois on la rencontre avec quelques verbes, notamment « prosèkein » (=convenir), et cela dans le grec le plus classique : Thc 6, 82 : « ou prosèkon » = contre le droit ; Platon : Théétète, 196, e : « ôs prosèkon autoïs khrêsthai » = « comme s'il leur appartenait de s'en servir ». Il n'est donc pas impossible que « exòn » soit employé ici sur ce modèle. Seulement, dans ce cas, l'interrogation n'a plus grand sens. Comment peut-on demander s'il est permis de rendre au Pouvoir ce qui lui appartient ? Nous risquerons donc une hypothèse – qui n'est qu'une simple hypothèse : le fragment d'Egerton relaterait un événement distinct, quoique étroitement lié à lui, de celui que racontent les Synoptiques. Dans ces derniers nous voyons les ennemis de Jésus lui tendre un piège, en essayant de l'enfermer dans une alternative. Jésus y échappe par sa célèbre réponse : « rendez à César... ». Les émissaires des Pharisiens et des Hérodiens sont atterrés et restent cois ; mais ils n'ont pas abandonné la partie ; ils reviennent et posent une nouvelle question, tout aussi captieuse. Jouant sur le sens de l'impératif « donnez » (entendu comme : « vous êtes libres de donner »), ils concèdent qu'il est permis de donner, mais demandent s'il faut donner, oui ou non. Jésus, mis à nouveau à l'épreuve, et sommé de s'expliquer clairement, répond d'une voix frémissante, et leur pose à son tour une question d'une ironie cinglante. Si notre hypothèse était juste, le texte, croyons-nous, gagnerait en cohérence et en intelligibilité. De plus le « exòn », qui faisait difficulté, s'expliquerait aisément : participe neutre, équivalent à une subordonnée concessive – construction très courante en grec = « même s'il est permis de donner aux Rois ce qui appartient au Pouvoir... »

Notons que cette dernière phrase paraît bien faire allusion au denier des Synoptiques : « rendez à César... » Notons également que l'interrogation courroucée de Jésus « Pourquoi m'appelez-vous 'Maître', et n'écoutez-vous pas ce que je dis ? » suppose qu'il leur avait déjà commandé de donner.

Ces deux observations tendraient à montrer que l'épisode du denier qu'il faut rendre à César est connu de l'auteur de l'Egerton. Ce dernier ne raconterait pas, d'une façon différente, le même épisode que les Synoptiques, mais un épisode différent, qui fait suite au premier et lui est étroitement rattaché. S'il en est ainsi on ne pourrait plus dire que notre fragment présente un état « archaïque » d'une tradition par la suite « embellie ». Et nous aurions alors, vraisemblablement, un de ces premiers essais dont parle Saint Luc dans son prologue.

Antoine Luciani

Pour ceux qui l'ignoraient l'ostension du Linceul de Turin se tiendra cette année du 19 avril au 24 juin, fête de Saint Jean Baptiste patron de Turin et de Saint Jean Bosco qui était Turinois.

Le Tombeau de Saint Pierre II
 (Début de la 2^{ème} partie : *The grave of Saint Peter*)
<http://lonelypilgrim.com/2012/05/15/the-grave-of-st-peter/>

La dernière fois j'ai présenté une courte histoire de la tombe de Saint Pierre au Vatican et des excavations, dans les années 40, qui ont permis de découvrir l'ancienne nécropole païenne sous la Basilique saint Pierre. J'ai laissé le sujet de l'excavation de la tombe elle-même pour ce courrier-ci – qui sera nécessairement un peu plus technique. J.R.

Quand l'équipe chargée des fouilles prit enfin la décision d'examiner ce qui se trouvait en dessous du grand autel de la Basilique saint Pierre, la question qui se posa immédiatement a été de savoir comment y arriver. Les archéologues avaient reçu du Pape la directive de ne pas déranger, de quelque façon que ce soit, le cérémonial quotidien de saint Pierre en tant qu'église – si bien qu'ils ne pouvaient pas creuser à partir de l'autel lui-même, ni avoir accès par la Niche des Pallia à la Confession, qui était visible d'en haut et était un lieu de pèlerinage.

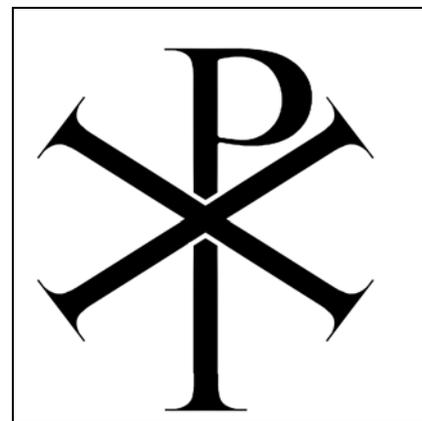
La Chapelle Clémentine s'étend sur le côté ouest de l'autel. Au dos du mur arrière (à l'est) de la chapelle devait se trouver l'endroit immédiatement sous-jacent à l'autel. En éliminant le mur de briques, les archéologues découvrirent un ancien mur de marbre blanc, avec une bande étroite de porphyre au centre – l'envers du *memoria* de Constantin, réalisèrent-ils plus tard. Au sommet on pouvait voir le grand autel du Pape Calixte II, datant du douzième siècle, au-dessus duquel est construit le présent autel.

En faisant levier pour disjoindre la bande de porphyre du reste du marbre, ceux qui faisaient les fouilles virent d'abord l'ancien Mur Rouge. Et après avoir fait un petit trou dans le mur, ils découvrirent la carcasse d'un autre autel plus ancien, niché au-dessus, dans celui de Calixte : l'autel de Grégoire le Grand. Comme ils ne voulaient pas détériorer davantage le mur, ils décidèrent de chercher une façon d'approcher l'autel de la châsse¹ par le nord ou le sud.

Derrière les murs des côtés de la chapelle, les archéologues découvrirent deux étroits passages menant à des espaces de la taille d'un placard, de chaque côté de la châsse. Après être entrés dans l' « espace » sud, ils essayèrent de percer le mur de la châsse à partir de cet endroit. C'est là que l'équipe eut le premier aperçu du Tropaion : une épaisse dalle de travertin s'étendant depuis le Mur Rouge, son bord s'appuyant sur une petite colonne de marbre ; le tout empaqueté fermement de mortier et de briques.

En continuant ensuite depuis le côté nord dans la même direction, ils découvrirent un mur beaucoup plus épais, recouvert d'un revêtement de plâtre. Ce mur était rayé avec des couches et des couches de graffitis, s'enlaçant et s'entrecroisant l'un l'autre et s'emmêlant les uns aux autres. Ce qui se voyait bien était les nombreux exemplaires de *labarum*, le monogramme du Christ, que Constantin avait adopté comme étendard à la suite de sa vision du Christ à la bataille du Pont Milvius en 312.

Près du pied du Mur des Graffitis, une étroite bande de plâtre était tombée, découvrant un réceptacle revêtu de marbre à l'intérieur du mur. A ce moment-là, les archéologues ne voulaient pas endommager les précieux graffitis en agrandissant le trou, aussi ne touchèrent-ils pas à cette cavité. Ils décidèrent plutôt de continuer



Le *labarum*

leurs investigations sur le Mur Rouge, dont les bords étaient maintenant visibles à travers les trous qu'ils avaient pratiqués au nord et au sud de la châsse.

Après avoir approché la châsse par les côtés ouest, sud et nord, le groupe décida de l'examiner à partir de la niche des Pallia sur le côté est. Ce qu'ils firent le soir après que la basilique avait fermé ses portes. Bien qu'ils aient été incapables d'explorer en profondeur sans détériorer l'ancienne mosaïque de la niche, la vue confirma les découvertes qu'ils avaient faites jusqu'alors. Ils remarquèrent que la dalle de travertin posée sur la colonne, maintenant brisée, avait autrefois été un élément solide. Englebert Kirschbaum, S.J., l'un des archéologues, décrivit leurs sessions nocturnes comme « inoubliables moins à cause des découvertes surprenantes... qu'à cause du charme rayonnant de la basilique pendant la nuit » (Kirschbaum 77).

Pour finir les archéologues prirent la décision d'explorer sous le Tropaion en creusant sous le mur des Graffitis par le côté nord. Avant de le faire, ils examinèrent le réceptacle de marbre, en élargissant le trou dans le plâtre et ils en observèrent l'intérieur : il était vide, à part quelques fragments d'os, une pièce de monnaie médiévale, et d'autres débris.

En creusant sous le mur des Graffitis, les archéologues trouvèrent d'abord une simple dalle datant du quatrième siècle – une des nombreuses tombes du secteur, apparemment de ceux qui désiraient être enterrés près du martyr. Plus profondément, sur les fondations du mur, ils découvrirent une tombe datant de la fin du premier siècle. A ce point ils décidèrent d'ouvrir une brèche dans les fondations du mur lui-même pour voir ce qui se trouvait derrière.

Les briques des fondations ayant été enlevées, un espace vide s'ouvrit. Kirschbaum, le plus petit des fouilleurs, se glissa par la fente. Au-dessus de sa tête le plafond était une plaque de marbre apparemment reprise d'une des tombes païennes du voisinage, pour couvrir l'espace vide, inclinée dans un angle légèrement de guingois par rapport au reste du monument. Le sol terreux était jonché de monnaies anciennes, remontant aussi loin que la Rome impériale. (Une ouverture avait été ménagée dans la couverture de la tombe ainsi qu'un conduit descendant du grand autel, par lesquels les pèlerins pouvaient jeter des offrandes ou verser des libations.) Le mur nord de la pièce présentait, dans la ligne de la plaque qui se trouvait au-dessus d'elle, les restes de deux murs bas qui avaient été construits de façon à maintenir la stabilité des côtés de l'espace vide, car le sol du cimetière était rempli de constructions autour de lui. A l'est se dressait le mur d'une autre tombe, placée si près qu'elle était sur le point d'ouvrir une brèche dans celui qui nous intéresse ici. Suspendue par en haut dans un angle se trouvait la partie basse d'une petite colonne de marbre, jumelle de celle dressée au sud, soutenant la plaque de travertin maintenant brisée – preuves peut-être du sac de la basilique par les Sarrazins en 846. A l'ouest se dressait le mur rouge, présentant une curieuse cavité rugueuse dans ses fondations. Kirschbaum se trouvait dans l'endroit immédiatement sous-jacent au *Tropaion*. C'était la tombe centrale : c'était la tombe de Saint Pierre.

Joseph Richardson

1 : Châsse. Monsieur Richardson a bien voulu nous aider pour la traduction du mot anglais « shrine » qui peut signifier beaucoup de choses : tombe, lieu saint, lieu de pèlerinage, reliquaire, sanctuaire, autel ou justement châsse. Il s'agit nous dit-il « d'un objet matériel, où les restes d'un saint ou une autre grande relique sont "enchâssés" – ce que suggère aussi le mot "reliquaire", seulement un reliquaire est utilisé pour quelque chose de très petit. Le « shrine » n'est pas seulement la tombe, mais l'enceinte construite autour de la tombe pour l'"enchâsser". » Ce qui correspond évidemment au mot français "châsse".

Encore le dilemme du lieu du procès de Jésus

Des articles parus ces jours-ci dans la presse et sur Internet remettent à l'ordre du jour le débat sur le lieu où se trouvait le prétoire c'est-à-dire où s'est déroulé le procès de Jésus. Rappelons que ce débat consiste à devoir choisir surtout entre le palais d'Hérode (la Citadelle, l'actuelle Tour de David) et la forteresse Antonia (d'autres sites sont d'ailleurs encore proposés !). Voyez les articles de Giuseppe Spinella et de Thierry et Florence Mathieu dans nos numéros 57, 58, 59 et 60.

La raison de cette remise en question est, nous dit le *Washington Post*,

http://www.washingtonpost.com/world/middle_east/archaeologists-find-possible-site-of-iesuss-trial-in-jerusalem/2015/01/04/6d0ce098-7f9a-45de-9639-b7922855bfdb_story.html

que les fouilles commencées il y a quinze ans pour agrandir le Musée de la Tour de David et quelque peu ralenties par les guerres et les manques de fonds auraient permis de découvrir « the suspected remains » les vestiges présumés du palais où aurait eu lieu le procès de Jésus. Et ce journal précise que des visites guidées sont déjà organisées. D'autres, comme *Bible and Archaeology News*, sur Internet,

http://www.biblicalarchaeology.org/daily/biblical-sites-places/biblical-archaeology-places/herods-jerusalem-palace-trial-of-iesus/?mqsc=E3786284&utm_source=WhatCountsEmail&utm_medium=BHD+Daily%20Newsletter&utm_campaign=E5B109

n'hésitent pas à aller chercher le témoignage de l'un des archéologues les plus célèbres d'aujourd'hui, Shimon Gibson, qui tient pour un emplacement du prétoire au palais d'Hérode plutôt qu'à la forteresse Antonia. À ceci près que ses déclarations, reprises par ce site internet, remontent à il y a plusieurs années.

Nous n'aurons pas l'outrecuidance de décider qui a raison dans ce débat. Remarquons seulement que pour l'instant aucun motif nouveau ou tiré de ces fouilles récentes ne permet de faire pencher le plateau de la balance. Remarquons aussi que ce qui semble préoccuper surtout les tenants de ces nouvelles découvertes est de savoir si les Chrétiens venus en pèlerinage à Jérusalem accepteront de considérer que le chemin de croix suivi par leurs processions n'est pas celui qu'ils ont parcouru pendant des siècles et de venir suivre les visites guidées dans le sous-sol d'un édifice jouxtant le musée de la tour de David de Jérusalem.

C'est sans doute une autre question que les Chrétiens pourront se poser s'ils ne sont pas férus d'histoire et d'archéologie : si le procès de Jésus s'est bien déroulé dans le palais d'Hérode comment se fait-il que Pilate ait mandé Jésus à Hérode, espérant se débarrasser de ce cas délicat, et qu'Hérode l'ait à son tour renvoyé à Pilate ce qui, à lire l'Évangile a dû prendre du temps – si tous deux se trouvaient dans le même édifice ?

Nous avons posé la question à Bruno Bioul, historien et archéologue, qui a bien voulu nous donner la réponse publiée dans ce numéro sous le titre « Des vestiges du palais d'Hérode contemporains du procès de Jésus ».

Des vestiges du palais d'Hérode contemporains du procès de Jésus

La découverte des vestiges du palais d'Hérode à Jérusalem ne remet pas en question l'historicité des Évangiles, seulement le parcours historique de la *via dolorosa* qui remonte au XIV^e siècle. Ce chemin a été établi sur la croyance que Pilate tenait son tribunal dans la forteresse Antonia, attenante au Temple de Jérusalem dans sa partie nord. Or la question que se posent les spécialistes des origines du christianisme est de savoir où, précisément, a eu lieu le procès de Jésus, et donc où résidait le préfet romain (en l'occurrence Ponce Pilate) lorsqu'il venait à Jérusalem. En effet, et je m'appuie ici sur les travaux de Jacqueline Genot Bismuth (*Jérusalem ressuscitée*), James Charlesworth (*Jésus et les nouvelles découvertes de l'archéologie*) et Jack Finegan (*The archaeology of the New testament*), le procès de Jésus devant le gouverneur romain s'est tenu dans un bâtiment (ou palais, *aulè* en grec) d'Hérode le Grand à Jérusalem, qu'on appelle le *praetorium*. Pilate s'y est assis sur son siège de juge (*bèma* en grec) qui se trouvait dans un lieu appelé *lithostrotos*, c'est-à-dire "le pavement en pierre", ou *gabbatha* en hébreu.

Or, d'après Flavius Josèphe, Hérode le Grand (73-4 ou 2 ou 1 av. J.-C.) possédait trois palais à Jérusalem :

1. Le palais des souverains asmonéens (qu'il occupa pendant les 14 premières années de son règne), sis sur la rive occidentale de la vallée du Tyropœon (qui séparait la vieille ville en deux, du nord au sud, vallée qui a disparu aujourd'hui) ;
2. celui qu'il fit reconstruire dans la partie nord de la ville, à savoir la forteresse Antonia ; c'était l'ancienne forteresse des souverains asmonéens bâtie dans l'angle nord-ouest de l'enceinte du Temple ;
3. le nouveau palais (avec les tours Hippicus, Phasaël et Mariamne), dans la partie ouest de la vieille ville ; il s'agit du palais supérieur, aujourd'hui partie intégrante de la citadelle de la vieille ville de Jérusalem, près de la tour de David.

La position traditionnelle est de dire que le préfet romain résidait dans la forteresse Antonia, avec ses troupes, et dans ce cas, le prétoire serait situé sur une esplanade au nord du palais, au pied de la forteresse. Par contre, la position la plus vraisemblable est celle qui soutient que le représentant de l'empereur logeait dans le nouveau palais d'Hérode le Grand, près de la porte de Jaffa et la tour de David.

Quant à la résidence d'Hérode Antipas (fils d'Hérode le Grand, tétrarque de Galilée et de Pérée de 4 av. à 39 apr. J.-C.), là où Jésus fut envoyé par Pilate lorsqu'il apprit que Jésus était galiléen, il s'agissait de l'ancien palais des souverains asmonéens (n°1 dans ma liste), situé entre l'Antonia et le nouveau palais d'Hérode le Grand. Donc Pilate n'a pas partagé le même palais avec le roi Hérode Antipas puisqu'il résidait soit dans l'Antonia soit dans le palais supérieur, la loi juive interdisant à un juif de se souiller en pénétrant dans l'habitation occupée par un non-juif. Je crois que c'est assez clair comme ça.

Pour résumer, la mise au jour des vestiges du palais d'Hérode le Grand est une excellente chose pour les archéologues et historiens de l'époque dite du Second Temple, mais ne remet absolument pas en question le récit des Évangiles. La chose qui pourrait être modifiée (mais je ne sais pas comment ni sur quoi on se baserait pour le faire) est le tracé de la *via dolorosa*.

Bruno Bioul

En encart vous trouverez la superbe photo de la maquette de Jérusalem au I^{er} siècle avant J.-C., cadeau de Monsieur Bioul que nous remercions vivement. La légende permettant de la comprendre est également de lui.

La sépulture de Saint Etienne, premier martyr chrétien

Notre ami, Monsieur Bruno Bioul avait fait à notre assemblée générale du 29 septembre 2001 une conférence remarquable : « La vérité n'est pas le résultat du consensus mais de l'adéquation de l'intelligence à la réalité objective ». Il s'agissait des réactions au numéro consacré à « Jésus au regard de l'Histoire » des Dossiers d'Archéologie dont il était le rédacteur en chef. Nous avons publié des extraits de cette intervention dans nos numéros 13 et 14. Aujourd'hui, fondateur et rédacteur en chef de la revue Archéothéma, il nous envoie cette information toute récente. Ce dont nous le remercions vivement... en attendant peut-être de nouvelles précisions sur cette découverte qui appuie l'historicité des Actes des Apôtres.

Je me permets de soumettre à votre attention cette information que vous avez sans doute déjà notée, à savoir la découverte du lieu où fut enseveli saint Étienne, et dont je fais écho dans le prochain *Archéothéma*.

Lors de la fouille d'un complexe byzantin (église et monastère) à Khirbet El Tireh (à 2 km de Ramallah, Cisjordanie) menée dans le cadre d'un projet promu par l'Université Al Qods, des archéologues palestiniens et israéliens ont confirmé la découverte d'indices qui permettent d'identifier la zone archéologique avec le lieu de la sépulture de saint Etienne, le premier martyr chrétien. Dans l'un des bâtiments mis au jour, une inscription a été trouvée, selon laquelle le lieu de culte a été élevé en « l'honneur du saint apôtre, archidiacre et protomartyr Étienne, enterré ici en l'an 35 de Notre-Seigneur ». Selon les chercheurs, d'ici cinq ans, les excavations et les travaux d'entretien seront achevés, et le lieu, détenu en partie par le Patriarcat grec-orthodoxe de Jérusalem, pourra servir de destination pour les pèlerins du monde entier. *Source Agence Fides*

Bruno Bioul

Quelques précisions sur la revue Archéothéma

Il s'agit d'une prestigieuse revue, illustrée de splendides photos toutes en couleur et qui traite d'archéologie, d'histoire et d'histoire de l'art. Tous les articles qui y figurent sont rédigés par des spécialistes qui sont au cœur du travail de recherche. Certains numéros, hors-série, sont consacrés à un thème précis. Inutile de préciser que son rédacteur en chef étant sympathisant de notre association et ami, vous n'y trouverez pas d'articles destructeurs systématiques de notre religion sans contrepartie.

Le prix de cette revue au numéro est de 8 €.

L'évangile de Thomas "plus fiable que les Evangiles"

Monsieur Franco Aste, un fidèle adhérent italien, nous a envoyé un livre de Teobaldo Ricci, Gesù Oggi, « Jésus aujourd'hui » : une réponse au livre de Corrado Augias et Mauro Pesce Inchiesta su Gesù « Enquête sur Jésus », qui est un concentré d'hérésies modernistes à la mode. Tous les poncifs y sont et le Père Ricci les reprend et les réfute un à un. Nous vous proposons ici un passage sur l'évangile apocryphe dit "de Thomas".

La faute la plus grave est de ne pas prévenir le lecteur qu'il s'agit de textes très postérieurs aux Evangiles canoniques. Et ce que transmet ce Thomas n'est pas de première main, puisqu'il est évident qu'il dépend d'autres auteurs. C'est de Paul que dépend le logion 17 : « Jésus a dit : Je vous donnerai ce qu'aucun œil n'a vu, ce qu'aucune oreille n'a entendu, ce qu'aucune main n'a touché, et ce qui n'est pas apparu dans le cœur des hommes ». A part l'ajout « aucune main n'a touché », tout le reste est de Paul I Cor 2,9 qui se réfère à Isaïe (64,3). Le logion 71 dépend de Jean : « Je détruirai cette maison, et personne ne sera capable de la reconstruire » ; le paragraphe analogue de Jean (Jn 2, 18-22) a un sens précis, alors qu'ici ce en quoi consiste *cette maison* n'est pas clair. Le logion 79 dépend de Luc « Heureux le ventre qui n'a pas enfanté et le sein qui n'a pas allaité » : chez Luc le texte a un cadre parfaitement clair et une raison d'être, ce sont les mots que Jésus adresse aux femmes qui le plaignent pendant qu'il monte au Calvaire ; chez Thomas c'est une combinaison de textes variés. [...] Thomas est quelqu'un qui joue de mémoire et qui a entendu répéter les paroles d'autrui et les rapporte sans précision. Si nous voulons, nous pouvons les comparer au type de composition utilisé par François d'Assise, quand dans des prières à son propre usage, il met ensemble les éléments les plus divers de l'Écriture, mais lui le fait à titre strictement personnel et non avec la prétention de Thomas d'avoir été un témoin direct de ce que Jésus a dit.

En général les *mots* célèbres ont un cadre précis, sans lequel ils perdraient leur valeur, comme le « *connais-toi, toi-même* » de Socrate, résumé de sa philosophie ; le « *le sort en est jeté* » de Jules César, typique des décisions risquées mais qui peuvent changer l'histoire ; le « *j'ai trouvé !* » d'Archimède, qui n'aurait pas de sens s'il ne se référait pas au fait que d'un événement banal naît une découverte scientifique. C'est cela que Thomas, jouant de mémoire, ne fait pas quand il rapporte des paraboles sans se donner la peine de transmettre ce qu'elles recouvrent, ce que font au contraire les Synoptiques, en rapportant que les apôtres en demandent le sens à Jésus. Thomas laisse sans signification les paraboles du semeur (log.9), de l'homme fort (log.35), des vigneronniers homicides (log.65), de la pierre écartée des bâtisseurs (log.66). Dans tous ces cas il donne l'impression d'avoir été frappé par l'image, sans intérêt pour la transmission du message. Ou alors en donnant à chacune d'elles un sens différent et beaucoup moins convainquant (logions 8 et 109). Et cela ne vaut pas seulement pour les paraboles mais aussi pour d'autres aphorismes qui, dans les Evangiles, ont une raison d'être et que ce Thomas cite sans en offrir le pourquoi. De même pour les formules « personne n'est prophète en son pays » (31), « que la gauche ignore ce que fait la droite » (62), « à qui possède on donnera davantage et à qui a peu, on retirera même ce qu'il a » (41). Et voyez comment les Synoptiques (Mt 22,15-22) et *l'Ev. de Thomas* rapportent l'épisode du « *Rendez à César ce qui est à César...* » : chez Thomas il est détaché de tout contexte, que les Synoptiques au contraire nous fournissent, et il se termine avec un ajout clairement postérieur : « *Donnez-moi ce qui m'appartient* » (100). A part qu'il parle d'une pièce d'or montrée à Jésus, tandis que ceux qui sont bien informés (J. Guey, *Comment le denier de César...* » in BSFN 15, 1960) soulignent que le *denarius* n'était pas en or mais bien en argent et que les pièces d'or n'étaient frappées qu'en Syrie.

Teobaldo Ricci (Pagnini Editore pp. 116-117)